

Anciennes voies de communication dans le Jura

Autor(en): **Châtelain, Roger**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **86 (1983)**

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684462>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Anciennes voies de communication dans le Jura

par Roger Châtelain

INTRODUCTION

On ne peut pas dire que le Jurassien soit féru d'archéologie, de préhistoire. Certes, Auguste Quiquerez (1801-1882) fut notre irremplaçable défri-
cheur dans cette science qu'est la recherche des antiquités sur le sol aussi bien
que sous le sol. Après lui ce fut chez nous le désintéressement presque total
dans ce domaine. Aucune société d'archéologie n'a pu se former et durer
dans notre Jura.

La première guerre mondiale terminée, un sursaut d'intérêt se manifesta
aussitôt et se prolongea dans les années 1920. Ce furent les premiers sondages
dans des cavernes, les fouilles au Roc de Courroux, à Monterri, à Laufon. En
1926 Henri Joliat commença de publier la série de ses essais, soit des « bilans »
très positifs des connaissances à son époque, de notre préhistoire jurassienne
(*Actes de la Société jurassienne d'Emulation*, années 1926, 1934, 1937, 1942,
1947; *Les Intérêts du Jura*, janvier 1947. Il avait écrit auparavant une étude
relative aux palafittes du lac de Biemme: *Actes de 1918*). Les années 1930 furent
marquées par les fouilles de Vicques, la continuation des recherches dans les
grottes de Saint-Brais et quelques sondages ici et là.

Pendant la dernière guerre on s'occupe du cimetière burgonde de Basse-
court, on découvre un tronçon de route romaine à Bonabé et Sur la Croix et
l'on prospecte la grotte de Sainte Colombe à Undervelier. Après la tour-
mente internationale on explore, en 1948, le sol de La Communance près de
Delémont. Puis, curieusement, la Question jurassienne semble avoir freiné
l'ardeur des archéologues! Peu de faits importants sont à signaler, sauf l'atten-
tion particulière portée de 1953 à 1958 au cimetière mérovingien de Courfai-
vre et au cimetière romain de Courroux. Il s'ensuit une pause d'environ dix
ans, car rien de bien nouveau n'apparaît et c'est en 1966 qu'on s'intéresse aux
silex de Löwenbourg, dans la commune de Pleigne. Ici les fouilles sont effec-
tuées en 1968 et jusqu'en 1973. En 1971 on découvre des vestiges romains à
Develier, puis des recherches s'étendent au cimetière mérovingien de Courté-

telle et de nouveau au Rocher de Courroux. En 1980 c'est encore le tour du cimetière de Courfaivre.

Bien entendu, ce sont ici les investigations les plus importantes sur notre sol qui viennent d'être relevées. N'oublions pas qu'une bonne partie des stations mentionnées ci-dessus avaient déjà été repérées ou étudiées par Auguste Quiquerez. On trouve le résultat de ses recherches dans ses nombreuses publications et en particulier, concernant les routes, dans sa *Topographie d'une partie du Jura oriental*, 1864 (par la suite je citerai : *Topographie*).

On peut constater que, dès les années 1970, l'inclination à en savoir davantage sur notre préhistoire se remarque chez nous. Ce sont dès lors les conférences sur l'archéologie, les stages et les visites sur les lieux en question, les expositions montrant ce que nous pouvons savoir sur nos lointains ancêtres. D'autre part, le Musée jurassien renseigne le public au moyen de ses remarquables collections d'antiquités.

Hormis Auguste Quiquerez qui, dans ses ouvrages, a révélé l'existence du plus grand nombre de routes et de chemins antiques, et Henri Joliat qui leur a consacré quelques pages intéressantes (*Actes* de 1937 et 1942), on s'est peu préoccupé au Jura de ces anciennes voies de communication. Chez les auteurs de travaux historiques on se borne à déclarer que les grandes routes romaines reliaient Aventicum (Avenches) à Augusta Rauracorum (Augst) en passant par Petinesca (au sud de Bienne), par Soleure et le Hauenstein, et qu'un embranchement partant de Boujean se dirigeait vers Besançon ou vers Mandeure (arrond. de Montbéliard), par Pierre Pertuis. Depuis Tavannes une voie secondaire se prolongeait vers Tramelan en passant par La Tanne, tandis qu'une autre bifurquait vers Bellelay d'une part, et vers Moutier en chevauchant le mont par Champoz d'autre part. Si l'on situe exactement le tracé montant vers La Tanne, ainsi que les tronçons de Bonabé et de Sur la Croix, d'autres routes mentionnées par Quiquerez, ne peuvent généralement plus être repérées faute de précisions topographiques ou parce qu'elles ont disparu sous des chaussées modernes. Par exemple, en quel endroit à Tramelan aboutit la route de La Tanne et par quel tracé passe l'antique voie de Pierre Pertuis à Bellelay?

LA VOITÉ

Le chemin dit des Romains longe la combe de Malvaux entre Pierre Pertuis et La Tanne, sur le flanc de la pente nord et non pas au fond de la combe où s'étend une route plus large et probablement très ancienne. Ici la voie étroite est la seule dans notre Jura qui soit assez bien conservée. Elle se trouve précisément dans une forêt qui porte le nom de La Voité. Or, une route parfaitement identique existe entre Vuiteboeuf et Sainte-Croix (au nord-ouest

d'Yverdon). Tout de suite une comparaison s'impose entre les toponymes Voit  et Vuiteb euf. Ce genre de chemin, taillé de main d'homme à même le roc parce que très régulier et précis, a l'aspect d'une échelle couch e, c'est-à-dire qu'il est en escalier et bord  de chaque côté d'ornières profondes et polies, où passaient les roues des chars. La voie ainsi creusée en marches d'escalier plates, permettait à l'animal de trait de ne pas glisser. Le long de cette route on a aussi taillé, sur son bord en montant, une sorte de petit trottoir permettant au conducteur du convoi de marcher à côté de son attelage. Une portion de cette sorte de chemin a été découverte en été 1981 sur Le Raimieux au-dessus de Grandval (photos dans le journal *Le Démocrate* des 8 et 9 octobre 1981).

C'est en 1864 que Pierre Mandelert signala   Auguste Quiquerez une route romaine près de Pierre Pertuis: *Les Intérêts du Jura*, janvier 1947, page 13. Notre archéologue visita les lieux en 1866 et 1867 et constata la présence, outre d'un chemin romain, d'une voie munie d'escaliers, d'ornières et d'un trottoir la côtoyant. Il dit l'avoir trouvée «  cent pas au sud-ouest du tunnel»: *Notice sur les forges primitives dans le Jura bernois*, 1871. Il en fit des relevés et publia en 1867 son *Etude comparative du chemin celtique de Pierre Pertuis et de la voie romaine qui l'avait remplacé*, avec plans et profils; voir aussi la publication citée *Les Intérêts du Jura*, cliché 238. Cette chaussée a malheureusement été détruite quelque 40 ans plus tard. C'est à l'occasion de ces recherches-là qu'il découvrit la route de même exécution montant vers La Tanne. Il la fit connaître aussitôt dans *L'Indicateur d'histoire et d'antiquités suisses*, en 1866, et dans les *Actes de l'Emulation*, de 1872, sous le titre: *Pierre-Pertuis-Tavannes*.

Dans ses écrits Quiquerez qualifie cette sorte de route de gauloise ou celtique ou helv te ou encore helv to-rauraque, ce qui veut donc dire antérieure à l'arrivée des Romains dans la région. Notre éminent chercheur a repéré des tronçons de ces chemins dans les gorges de Court, dans celles de Moutier, au passage du Pichoux, sous le Vorbourg, à la Haute Borne sur Delémont, entre Develier et Bourrignon, dans la combe de Bollement (au sud de Saint-Brais), au Mont Repais (La Caquerelle),   Grellingen et en bien d'autres endroits. Depuis lors on ne s'est plus guère occupé de la route de La Voit  et il faut arriver dans notre siècle pour en découvrir un dessin réduit dans l'ouvrage de Charles Frey: *Histoire et chronique de Malleray*, 1926.   ma connaissance, la première photographie d'une partie de cette ancienne voie se trouve dans celui de Germain Carnat: *Essais historiques sur l'élevage du cheval du Jura*, 1934. Elle a été reprise par Henri Joliat dans les *Actes* de 1937. Une autre photo figure dans la *Revue jurassienne de Pro Jura*, de 1948, et encore deux autres dans la publication *Provinciala* (Bâle, 1968) avec coupes transversales, par B. Moosbrugger. Dans la plaquette de Helbling et Moosbrugger intitulée

lée: Römerstrassen durch Helvetien, 1972, sont reproduites deux photos du chemin de La Voité, faussement localisée aux Franches-Montagnes (Freiberge), ainsi que d'autres vues de ces routes étroites, soit celles de Vuitebœuf à Sainte-Croix, du Hauenstein et du Bözberg près d'Effingen (Argovie). Une belle photo de celle de Vuitebœuf sert aussi de comparaison (avec La Voité) dans: Histoire de la Suisse, 1941, page 59, par Henri Grandjean et Henri Jeanrenaud. J'en ai moi-même pris une sur place le 17 août 1969 (voir fig. 1).

Auguste Quiquerez a mesuré ces routes si particulières et il rapporte qu'elles sont, entre les ornières, d'une largeur de 105 à 120 cm. La différence provient évidemment de l'usure plus ou moins prononcée de la roche. Il est normal de supposer qu'à cette époque lointaine on avait unifié les dimensions de ces voies de communication et de pénétration, comme aussi celles de l'écartement des roues des chariots. Ceux-ci, en effet, ne devaient posséder que deux roues, mais qui dira que par la suite on n'a pas utilisé des convois à quatre roues? Ceux-ci auraient donc usé davantage le roc sur certains parcours plus fréquentés, d'où le décalage des mesures.

Il est cependant important de souligner que les routes découvertes à Bonabé ou Bonambé et Sur la Croix sont pavées et plus larges, soit de 370 à 400 cm. Celles-ci passent pour être romaines, de sorte que les voies étroites taillées dans le rocher, qu'on dit être aussi romaines, pourraient bien remonter à une époque antérieure. Pour la première de ces routes pavées, située entre La Racine et La Combe Tabeillon, on consultera l'article d'André Rais dans Le Journal du Jura du 16 juillet 1942, et pour la seconde qui serpente au nord-ouest de Saint-Ursanne, il en est question dans Les Intérêts du Jura, de mars et juin 1945. Une bonne photo de cette dernière se trouve dans les *Actes de l'Emulation*, de 1952, p. 161. J'ai visité le lieu de Bonabé en 1967, mais l'emplacement indiqué par Rais avait déjà été volontairement comblé et cela probablement aussitôt après sa découverte. On y a trouvé des monnaies romaines.

Revenons à Pierre Pertuis. Le 18 août 1967 le conseil-exécutif du canton de Berne «décide de porter sur l'inventaire des monuments historiques protégés par la loi le passage de la route romaine de Pierre Pertuis... avec son inscription côté nord». Il est toutefois admis que cette route romaine n'existe plus depuis longtemps. Celle de La Voité, en revanche, n'est pas protégée et j'ai adressé une demande de mise sous protection à l'Emulation jurassienne le 28 avril 1979, à l'intention de l'autorité concernée.

Le nom Voité provient du latin *via* qui signifie évidemment voie, chemin, route, passage, tandis que *té* peut avoir pour origine les mots *stratum*, *stratus*, c'est-à-dire étendu, déployé (pensons aux nuages *stratus*). Pour la route et le chemin l'italien dit *la strada*. Ainsi Voité et Vuite dans Vuitebœuf seraient une contraction de *via strata* qui, chez les Latins était un chemin pavé. Ce

terme aurait donc subi les transformations suivantes: *viastra* puis *voietra*, *voieta*, *voité*. Il est bien connu qu'une voie appelée *Vy* d'Etra passait au nord de Saint-Blaise, La Coudre, Neuchâtel, en direction de Peseux. Elle était pavée comme je l'ai constaté au nord de Boudry il y a bien des années. En outre, à l'est, on trouve sur Cornaux et Cressier la grande forêt de l'Eter et au-dessus de Saint-Blaise la localité de Voëns, toponyme évoquant l'existence d'une voie. En pays fribourgeois, le nom Etraz apparaît rattaché à divers lieux du canton.

PROLONGEMENTS

Si l'on poursuit sa route jusqu'au terminus de La Voité, on aboutit sur le pâturage de La Tanne qui est un plateau à 1000 mètres d'altitude. Là on constate que, pour diminuer la pente de la voie, on a coupé le terrain sur quelque longueur, de façon à ce qu'elle s'engage ainsi dans un chemin creux, comme celui de la légende de Guillaume Tell! Cette sorte d'entaille dans le terrain est une des caractéristiques de ces anciennes routes. Celle qui gravit Le Raimeux fait un long départ en chemin creux depuis Grandval (photo dans *Le Démocrate* du 10 octobre 1981). L'ouvrage cité: *Römerstrassen durch Helvetien*, en donne aussi un exemple au Bözberg.

Ce qui est encore plus intéressant, et on le constatera par la suite, c'est le bout de chemin qui, n'ayant plus que quelques mètres, s'en va en mourant sur le plat du pâturage puis disparaît. Ici à La Tanne, cette voie qui s'amenuise se partage même en quatre embranchements. Le terrain étant plat leurs traces disparaissent peu à peu. Ces minces traces marquées sur le sol, ces sortes de pistes, ne peuvent plus être appelées routes ni chemins ni sentiers, mais elles appartiennent tout de même au tracé de la voie préhistorique. Elles se présentent comme le lit desséché d'un petit ruisseau et recouvert d'herbes, ou comme un sentier presque disparu lui aussi sous l'humus, de sorte que le fond en est légèrement creux, autrement dit concave. Comparons-les aussi à une petite rigole, à un sillon ou à une très petite tranchée. Ainsi, pour la nécessité de cette étude et de cette prospection, il est nécessaire de lui donner un nom, puisqu'il n'en a pas, à ce lit, à ce tracé en chéneau, souvent presque invisible et qui s'étire sur des distances parfois très courtes, parfois longues. Dès lors, je l'appellerai par commodité un chemin *cavet* ou simplement *cavet*, ce mot désignant une moulure creuse et concave. On trouve des moulures de ce genre taillées sur l'encadrement des portes et fenêtres de nos anciennes fermes jurassiennes. Je préfère ne pas adopter les mots latins que Quiquerez indique pour les petits tracés: la *semita*, le *callis* (*Topographie*, p. 66, 67). Il est bien entendu que, du chemin creux très marqué à la plus étroite des pistes, la largeur de ces voies est très variable, selon la végétation accumulée.

Henri Joliat supposait, toutefois sans trop y croire, que le nom de La Tanne pouvait avoir quelque rapport avec la célèbre station de l'Age du fer de La Tène, à l'extrémité est du lac de Neuchâtel. Cependant, il a existé à La Tanne deux emposieux qu'on appelait dans la région les Creux de glace parce qu'ils conservaient longtemps la neige après l'hiver. Ils ont sans doute servi de tanières à des bêtes sauvages, ce qui explique leur dénomination. En 1349 on cite «Latanne» et en 1459 «le trou de la Teyne». J'ai constaté que, petit à petit, des paysans y déversaient des cailloux, de sorte que ces cavités ont été comblées.

D'autre part, parallèlement à La Voité, au nord sur une forte pente s'étend le pâturage boisé de La Rochette, à l'ouest du village de Tavannes. Il y a près de 50 ans se trouvaient là huit embranchements de cavets se dirigeant évidemment vers La Tanne. Sur de petits espaces de l'un ou de l'autre, lorsque l'humus ne les recouvrait pas trop, j'ai observé que le roc à nu n'était pas travaillé mais se présentait tout à fait plat comme une terrasse. Certes, en cet endroit des fouilles auraient été nécessaires. Je dois ajouter qu'à part quelques grattages, je n'ai jamais pratiqué de fouilles, me bornant à examiner avec insistance les terrains pour tout ce qui fait l'objet de la présente étude.

A la sortie sud de l'ancien Tramelan-Dessous (la fusion des communes date de 1952), un chemin appelé le chemin du Jeanbrenin gravit la montagne et aboutit sur la hauteur au lieu dit Chez Jeanbrenin. Au départ de cette route, donc près des dernières maisons du village, on remarque à son côté est, un gros carré de roc mis à nu. J'ai supposé il y a longtemps que c'est là qu'aboutissait le «chemin des Romains» de La Tanne. Cette roche était — je dis était, car elle a changé depuis lors — couverte de traces d'ornières, griffée et usée par des passages de véhicules inconnus. Plus haut, un autre chemin se détache de celui du Jeanbrenin et bifurque vers l'est en direction des Prés Renaud. Je remarquai par la suite que deux longs chemins cavets côtoyaient cette voie, au flanc ouest de celle-ci. Ensuite un autre cavet, plus à l'est arrivait directement sur mon grand carré de roc. Ainsi, ils étaient sans nul doute la continuation de la route de La Tanne qui, ayant passé par Le Plan au Maire et Les Prés Renaud, arrivait à Tramelan-Dessous au lieu nommé La Malade, qui forme une sorte de méplat traversé lui-même par quelques cavets descendant vers le village.

A peu de distance de là, soit à la naissance du chemin du Jeanbrenin, s'ouvre en direction du sud-ouest une combe autrefois sauvage, appelée au cadastre Les Combattes mais dite La Combe des Tcharrats par les gens du lieu. Ce nom de Combe des chars accuse tout de suite d'un passage antique. Selon une légende qui m'a été rapportée, autrefois on voyait passer là-haut dans le ciel la Haute chasse, ce qui est significatif. Une exploitation a ravagé le début de cette combe mais la partie supérieure, vers Les Prés Limenans, méri-

terait d'être prospectée. J'y ai découvert autrefois un bout de voie étroite avec ses escaliers, ornières et trottoir très encaissés dans le roc. A l'entrée de cette combe, on remarque un tertre de forme ovale traversé par un fossé presque comblé. A quelques mètres de là partent en direction de l'ouest, plusieurs chemins creux se terminant en cavets sur le plat du sol. On voit qu'en cet endroit le terrain a été curieusement bouleversé par de fortes coupes (voir fig. 2). Ce quartier du chemin du Jeanbrenin et de La Malade — «la malade» en 1606 — constituait par conséquent un véritable carrefour pour ces voies de communication. A l'ouest, les terres plutôt planes et les cultures, de même qu'au nord le village de Tramelan, ne permettent pas de suivre toutes ces pistes, mais on en trouve des traces hors de l'agglomération en des endroits bien localisés.

A TRAMELAN-DESSUS

Une voie commençant dès le chemin du Jeanbrenin devait s'étendre dans la direction sud-ouest jusqu'au lieu-dit Le Couvent, au sud de l'ancien Tramelan-Dessus. Quelques cavets sont visibles par-ci par-là et, près du chemin dit de Courtelary, j'en ai trouvé un maigre morceau en escalier avec traces d'ornières. Plus bas, dans la combe d'où part le téléski, un bout de route à même le roc remonte une légère pente. Il y aurait lieu de dégager le terrain pour en découvrir le tracé, en direction ouest. En ce lieu du Couvent il n'a pas existé de monastère ni d'église, bien entendu, car un document des archives locales, de 1753, fait mention de «l'enclos ou Côvent destiné pour les betes du labourage». Dans le Jura il existe plusieurs lieux appelés Couvent où l'on a quelquefois trouvé des antiquités, mais ici à Tramelan il s'agit donc d'un endroit où l'on rassemblait le bétail.

A l'extrémité du village de Tramelan-Dessus, vers l'ouest, en s'engageant sur le chemin qui passe à Entre deux Roches et en montant aux Cerniettes, on rencontrait une partie de chaussée mise à nu et comportant une grande quantité d'ornières tracées dans le roc. Une circulation intense a dû se produire là dans les temps anciens. Cela n'est pas étonnant, car depuis le chemin du Jeanbrenin c'était le trajet le plus court pour arriver aux Franches-Montagnes par le plateau de La Paule (près des Reussilles), soit en direction des Breuleux et de Saignelégier. Sur une largeur de 450 cm on pouvait remarquer des espaces entre ornières allant de 92 à 260 cm, ce qui prouve que plusieurs routes y ont passé l'une sur l'autre, si je puis dire, et à des âges différents. Quelques années après mon examen des lieux, cette partie a été comblée et le chemin refait. Toutefois, à droite de celui-ci en montant, j'ai découvert une voie à ornières et rainures transversales, montrant encore une

dizaine d'escaliers identiques à ceux de La Voité (Quiquerez utilisait aussi le mot «escaliers»). Curieusement, ce tracé formait en réalité deux voies ayant chacune 50 cm entre les ornières. La largeur totale étant donc de 100 cm, il faut admettre qu'une seconde route a passé plus tard par dessus et qu'une ornière s'est creusée en plein milieu des escaliers de la voie primitive. Un cas identique s'est produit à Vuitebœuf. Enfin, au début de ce chemin des Cerniettes se remarquaient dans le sol herbeux deux cavets, tandis qu'à son arrivée sur le plat de La Paule quelques cavets allaient en se perdant sur le pâturage. Parallèlement au tracé de cette voie, un chemin longeait la combe voisine des Arses. Il faudrait y pratiquer quelques sondages pour juger de son éventuelle ancienneté.

Un chemin assez incliné prend son départ au centre du village de Tramelan et monte en ligne droite vers le nord puis bifurque à gauche vers l'ouest, au lieu dénommé La Violette. C'est La Vie Charreau citée dans des documents locaux en 1530: «en la vye Charral» et en 1610: «en la vie Chariaux». Ce nom est d'origine latine: *via carrorum*, la voie des chars, une «charrière» comme on appelle chez nous ce genre de routes. Un même lieu-dit est mentionné à Porrentruy en 1342: «pres de la vie cherral» (Joseph Trouillat: Monuments, vol. 3, p. 798). Le chemin de La Vie Charreau qui mène aux Reussilles a été complètement refait mais j'y ai vu, autrefois, des restes de trottoir et d'ornières intactes et parfaitement polies, comme celles de La Voité.

Depuis la ferme de La Violette cette voie s'accompagnait à sa gauche d'un cavet. Au même endroit plusieurs coupes dans le terrain en direction du nord et du nord-ouest, des cavets, traversaient la forêt barrée dite Le Coin Barré. L'un de ces cavets offrait des traces d'escalier. Un embranchement sortait à l'ouest de cette forêt et montait aux Reussilles, là où sont organisés les concours hippiques. La pente étant assez raide, j'y ai trouvé un morceau de route étroite avec escaliers et ornières marqués dans le roc. Il n'est pas surprenant que cette pente très prononcée porte au cadastre le nom de Les Echelettes. On les désigne comme suit en 1635: «a la fin dessus le motier, desoubz les eschelates» et en 1651 «es planches des Reussille dit es eschelletes». Le tracé de ce chemin est bien en évidence sur la gravure représentant Tramelan-Dessus en 1829. Il se termine actuellement sur la route cantonale à l'ouest de l'église protestante. En effet, ces routes montantes munies d'escaliers et d'ornières, ressemblent à des échelles et c'était bien le cas ici en cet endroit. Curieusement deux longs cavets s'étendaient plus bas vers le sud et devaient rejoindre la combe aboutissant à Entre deux Roches (lieu déjà cité), dans laquelle passait d'ailleurs une voie étroite qu'il eût fallu dégager. J'ajoute qu'au sud de Sonvilier une partie de la montagne s'appelle L'Echellette: «leschellette» en 1441, «Eschelettes» en 1526.



Fig. 1 Voie antique située entre Vuitebœuf et Sainte-Croix (Vaud).
Photo de l'auteur, 1969.



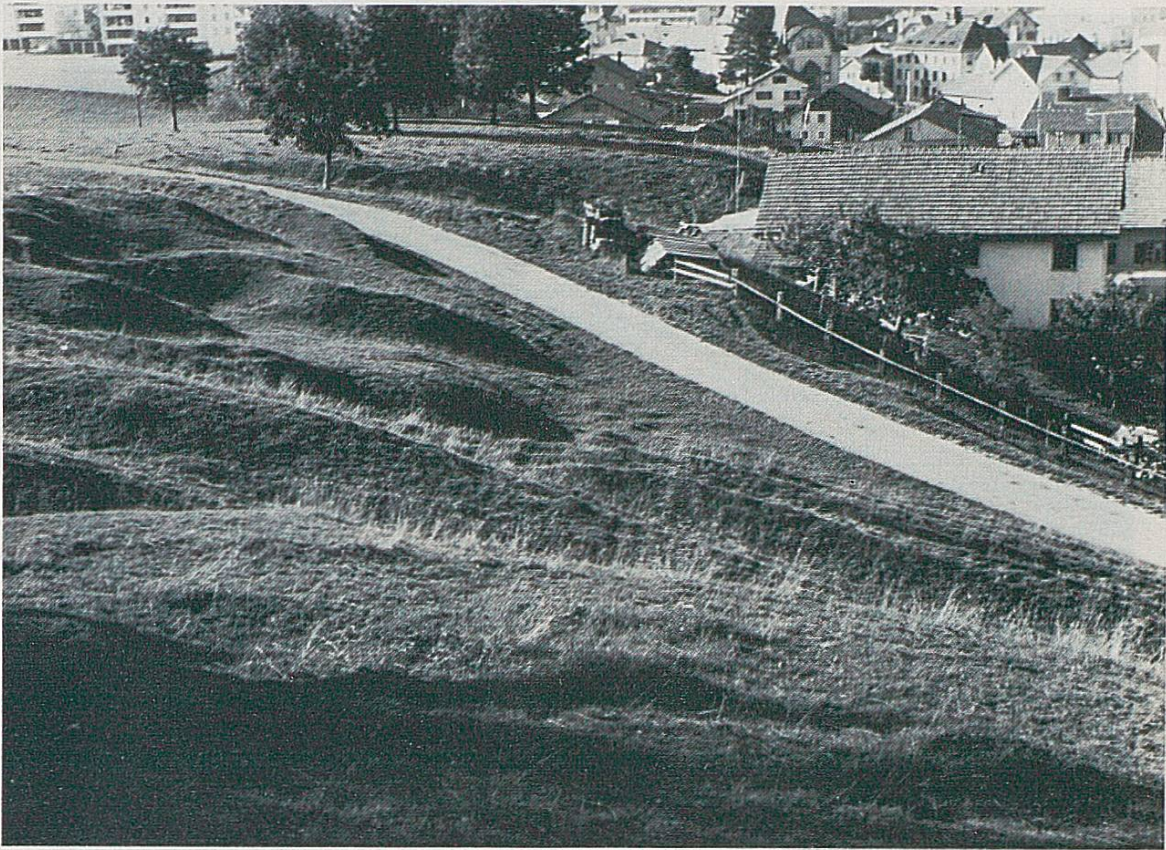


Fig. 2 Traces de chemins creux au sud de Tramelan-Dessous.
Photo de l'auteur, 1977.



Fig. 1. Diagram of the experimental setup for the study of the effect of the concentration of the solution on the rate of the reaction.



Fig. 3 Vestiges d'une ancienne route aux Tartins sur Tramelan-Dessous.
Photo de l'auteur, 1977.

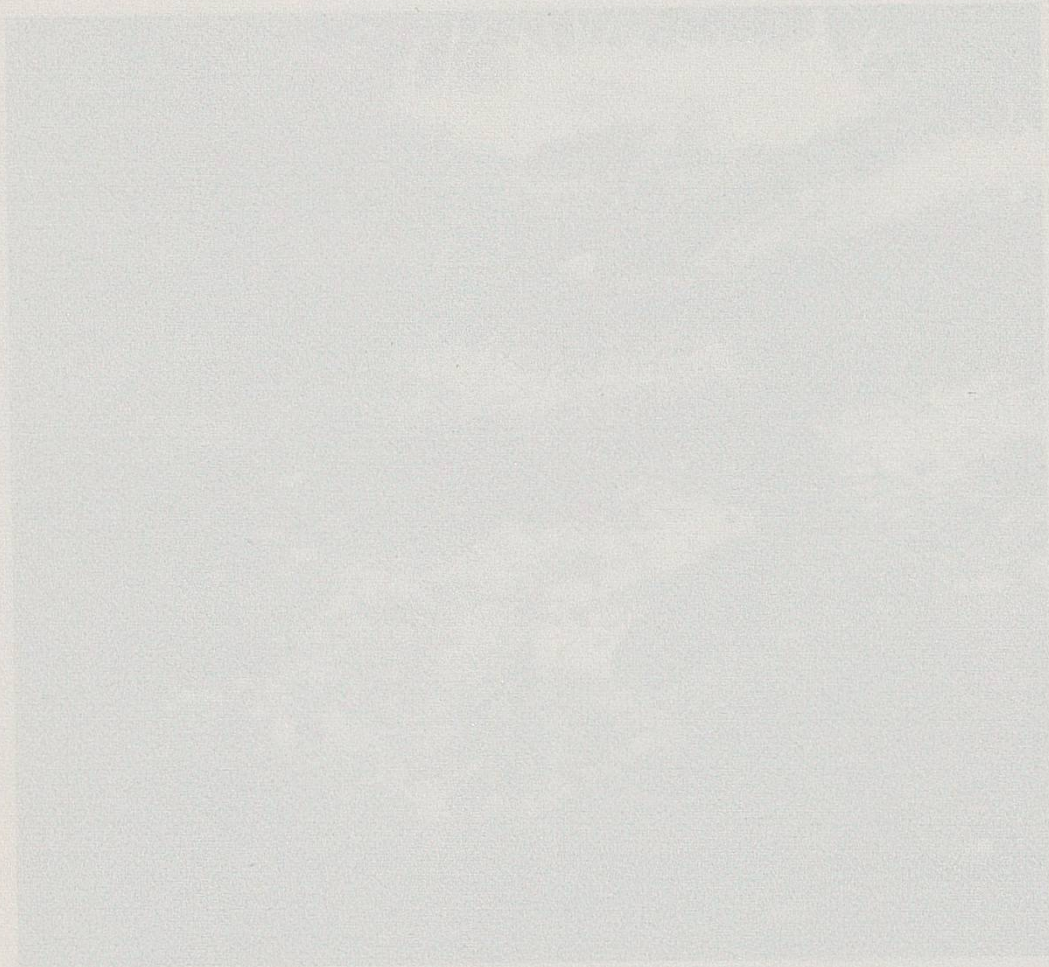


Fig. 1. Watermark of the document from the Library of the National Archives.
The watermark is a large, faint, light blue rectangular area.

La Vie Charreau se prolongeait aux Gérinnes («gellines» en 1530, de gallina, la poule), au haut des Reussilles, et de là se dirigeait vers le nord-ouest. Deux cavets étaient encore visibles à côté de la route moderne. La chaussée s'appelait anciennement La Vie aux Bœufs: en 1523 et 1540 «la vye es bueff» et il est intéressant d'établir la comparaison avec le Vuitebœuf sur Yverdon que j'ai mentionné. En outre, à l'est de Porrentruy le lieu-dit Voyebœuf est une large combe où devait probablement passer la route romaine de Sur la Croix, après avoir traversé le territoire de Courgenay. En 1290, on fait déjà état de ce Voyebœuf: «super vallem de Vaylebuef» (J. Trouillat: Monuments, vol. 2, p. 488). Le tronçon de route à escaliers récemment découvert au-dessus de Grandval porte le nom de Chemin des Bœufs, tandis qu'à l'est une combe située sur Corcelles s'appelle La Côte aux Bœufs. Il est connu que sur les voies antiques, les chariots étaient tirés principalement par des bœufs.

A TRAMELAN-DESSOUS

La Vie Charreau avait une «camarade» située à quelque 1200 mètres à l'est, une «charrière» parallèle à la précédente, qui partait du bas du village de Tramelan-Dessous et gravissait en droite ligne la montagne jusqu'au lieu appelé Les Tartins, en 1606 «champs des tartin». Je n'ai jamais entendu dire qu'elle portât un nom. Au bout du trajet, à droite, non loin d'une ferme des Tartins, six cavets marquent le sol. Ils conduisent à un chemin creux profondément encaissé, qui se dirige en s'élargissant vers le nord-est. C'est à son début que j'ai trouvé en 1934, sur 3 mètres environ, une voie étroite avec des ornières. Sa largeur était de 120 cm. Ce n'est malheureusement qu'en septembre 1977 que j'en ai photographié un maigre reste (voir fig. 3).

Cette voie est accompagnée à sa gauche par trois autres chemins de faible encaissement et recouverts d'herbes. A une certaine distance, ils virent tous vers le nord et atteignent le Pâturage du Droit. A ce tournant deux embranchements se prolongent vers le nord-est en surplombant la forêt de La Côte. Ceux qui ont pris la direction du nord parviennent à un lieu relativement plat appelé La Fontaine Rouge, du fait d'un abreuvoir métallique peint en rouge placé en cet endroit même. Or là, chose extraordinaire, on constate que *treize cavets* se déploient comme un éventail en direction du nord. De ce groupe d'embranchements s'échappent deux cavets qui accompagnent la route moderne menant à Rière Jorat. En conséquence, la place de La Fontaine Rouge constituait une sorte de plaque tournante pour toutes ces pistes. Revenant près des Tartins, on constate que d'autres cavets s'engagent en direction de l'ouest et du nord-ouest, de sorte qu'il est probable que l'un ou l'autre était relié à ceux de La Violette.

Il est manifeste que ces cavets, ces pistes, ces chemins creux appartiennent aux voies de communication antiques lorsqu'ils se situent à proximité d'une route ou d'un tronçon de route étroite taillée dans le rocher. Ils peuvent en indiquer pour nous soit le début soit le terminus, bien qu'à l'origine ils formaient logiquement un réseau ininterrompu. Ils accompagnent aussi souvent la route sur son flanc ou ses flancs. Auguste Quiquerez avait remarqué déjà que l'encaissement des chemins antiques est un des moyens de les reconnaître. Il est certain que nous circulons sans le savoir sur une quantité de routes et de chemins recouvrant d'anciennes voies celtiques ou romaines.

Cela paraît tout de même curieux et insolite de devoir découvrir sur le sol plusieurs de ces pistes, de ces tranchées souvent groupées dans un secteur relativement réduit et rayonnant dans tous les sens. La situation doit donc être clairement définie : il ne s'agit pas de trouver à tout prix des routes préhistoriques (on l'a reproché à Quiquerez); il ne s'agit pas de s'entêter à vouloir rechercher ces vestiges en tous lieux, mais voilà, ils sont là présents et ils vous sautent aux yeux. Dès lors, puisqu'ils surprennent et intriguent, il faut bien les observer, les étudier, les «analyser».

Au bout du village de Tramelan-Dessous, à l'est, s'élève une colline qu'on nomme Sur le Château. Il n'a certainement pas existé de château perché là-haut et les historiens qui en parlent se trompent assurément. Ce toponyme n'apparaît qu'au 18^e siècle : «le lon du chateaux» en 1754, et je ne l'ai jamais rencontré dans des documents antérieurs. Il s'agit plutôt d'un monticule où l'on réunissait les troupeaux pour la pâture, c'est-à-dire *le cheptel*. De vieux actes contiennent les passages suivants : en 1615 «Il repete [demande] comme principal pour reste de chastaulx de bestes»; en 1676 Daniel Rossel reconnaît «avoir et retenir riere luÿ en loÿal chestal...sçavoir deux boeüfs allant sur trois ans». Il n'en reste pas moins que cette colline du Château comporte plusieurs fossés dont certains ont été comblés. Du côté du levant, sur une langue de terrain, trois fossés (genre vallum), protégeaient une petite place qui fournit des morceaux de brique en partie noircie par le feu. Cette colline pourrait avoir été un camp retranché, peut-être lors de la guerre de Trente Ans. De toute évidence, des sondages sérieux pourraient nous renseigner sur l'ancienneté de ce site.

Une route passait au nord de cette colline, où j'ai remarqué de profondes ornières ainsi qu'un bout de pavage d'une largeur de 90 cm. Elle est maintenant entièrement recouverte par une chaussée moderne. De cet endroit partait encore un chemin vers le nord-est en direction des Places. Là j'ai pu observer également quelques petites portions de roc à rainures transversales. On ne peut que rester étonné, ici dans ce val de Tramelan, en présence de ce réseau de voies de communication projetées en tous sens... et je n'ai pas tout cité ! En automne, au coucher du soleil, les ombres se marquent impeccable-

ment sur le sol, mieux qu'à toute autre période de l'année. C'est alors qu'on peut déceler les moindres mouvements de terrain et compter le nombre de traces et de pistes qui se présentent, toutes n'étant pas des cavets, bien entendu.

On a donné plusieurs explications quant à l'origine du nom de Tramelan et la principale se base sur celui de la Trame, le ruisseau qui y prend sa source. Or autrefois, en mentionnant ce cours d'eau, les documents ne parlaient que de l'eau, la rivière, le rus, le ruisseau, et le toponyme la Trame n'apparaît que vers le 19^e siècle. En 1863 on écrivait encore «la correction du ruisseau dit la Trame»! Tramelan village est cité pour la première fois sous le nom de Trameleins en l'an 1179 (J. Trouillat: Monuments, vol. 1, p. 363, avec une fausse date). J'y vois tout simplement le mot latin *trames* signifiant chemin de traverse dans les montagnes, synonyme de *via*. Quant à *leins* il se rapporte aux vieux mots français *laie*, *layer*, *lagia*, désignant un chemin percé dans la forêt. On les trouve dans les noms des localités de Bellelay et Saignelégier. A mon avis Tramelan signifie sûrement voie traversant la forêt ou chemin de traverse en forêt. Il y a bien longtemps que cette région devait constituer un important nœud de trafics, un carrefour très fréquenté. Auguste Quiquerez rapporte que des antiquités romaines ont été découvertes à Tramelan et l'on m'a déclaré, il y a plusieurs années, que des monnaies romaines furent trouvées au pied de la Combe des Charrats (le petit musée de la localité possédait une monnaie romaine). En outre, au sud de l'ancien Tramelan-Dessus, un lieu-dit Devant Ville est mentionné déjà en 1403: «devant le vele» et en 1540: «le praÿ devant velle». En 1551 un acte cite «en la fenettes do velles» c'est-à-dire sous ville. Or, cette parcelle-ci du cadastre, Sous Ville, se trouve au-dessous de la partie du village construite à une époque bien plus récente. Lorsqu'on a bâti sur le côté est de Tramelan-Dessus, aurait-on mis à jour des vestiges d'habitations?

DE BOUJEAN À BELLELAY

La route dite des Romains passant au-dessus de Boujean et des gorges de La Suze (Le Taubenloch), se portait vers le nord avec des embranchements probables du côté de Plagne, Vauffelin et Romont, et débouchait à Péry-Reuchenette. Elle a certainement été précédée d'une voie étroite qui est maintenant en mauvais état. Montant en ligne droite vers le nord, elle offre un tronçon assez étendu dès le début de la route conduisant à la Montagne de Boujean. Pour autant qu'il ait été possible de la mesurer, j'ai constaté qu'elle ne devait pas dépasser 120 cm de largeur à l'origine. D'un autre côté j'ai remarqué à Evillard, près de La Maison Blanche, un chemin creux comme un

large cavet, prenant la direction du vallon d'Orvin. Reprenant le cours de La Suze, on s'arrête à Frinvilier où se dresse sur la crête de la montagne le mur de base d'une tour dont la partie disparue devait être en bois. Elle a été connue, sinon visitée, par Quiquerez (Topographie, p. 129). De forme carrée, le mur possède un rebord intérieur de moindre hauteur, ainsi qu'une porte et un escalier. Je l'ai visité en 1934. Cette sorte de tour daterait de la seconde moitié du 4^e siècle de notre ère (Mario Mirabella: Le torri di guardia di Castelseprio», dans Provinciala, 1968). Pour le retour à Frinvilier il n'était pas nécessaire de descendre à pied la forte pente de la montagne car, à partir de cette ruine, un couloir en forme de glissière taillée dans le roc vous faisait arriver au bas en un rien de temps!

Depuis Reuchenette une route devait nécessairement s'avancer jusqu'à Sonceboz et Sombeval et se prolonger ensuite dans le vallon de Saint-Imier, tandis qu'une bifurcation se dirigeait vers Pierre Pertuis. Avant Sonceboz, à La Heutte précisément, on remarque un tumulus qui n'a probablement pas été exploré. Plus à l'ouest, au bord de La Suze, un terrain plat semble avoir été taillé artificiellement sur ses côtés. Le nom de l'endroit Au Cercenais paraît être d'origine latine: *circinare*, signifiant former un arc. Une large combe s'ouvre à l'est de Sonceboz et j'y ai noté la présence d'un petit morceau d'escalier avec une ornière, à une profondeur de 33 cm. A Sonceboz et Sombeval on a trouvé des monnaies romaines (Charles Ferdinand Morel: Abrégé de l'histoire et de la statistique du ci-devant Evêché de Bâle, 1813, p. 317; en outre: Le Journal du Jura, des 3 octobre et 1^{er} novembre 1938).

La voie antique vers Pierre Pertuis devait gravir la combe de Chenevière. C'est dans sa partie supérieure que Quiquerez a vu la route celtique, donc étroite, et la route romaine plus large (voir son Etude comparative, citée plus haut). A peu de distance au-dessus de l'église de Sombeval s'ouvre un large fossé en direction du nord-est, qui amorce une piste creusée dans le sol. Son étroitesse et son enfoncement sont bien la marque d'une voie très ancienne. Recouverte de pierres, d'herbes et de débris de bois, elle cachait ainsi son assise que, faute de moyens de fouilles, je n'ai pu estimer. Cependant elle avait son utilité, car elle permettait d'éviter l'étroit passage de Chenevière et offrait un tracé plus pratique en s'attaquant de biais au flanc de la montagne. Elle parvenait de la sorte sur la hauteur en un lieu appelé Sur le Vion, un dérivé caractéristique de *via*, puisqu'il est situé exactement au-dessus du passage de Pierre Pertuis.

L'une et l'autre de ces voies aboutissaient dans une sorte de cuvette au sud de Tavannes, à la source de La Birse. Depuis là une ramification filait à gauche vers la combe de Malvaux et La Voité, au début desquelles j'ai constaté que subsistaient côte à côte sur le pâturage trois longs cavets, dont l'un très profond. Une autre ramification se dirigeait vers la vallée tandis qu'une troi-

sième choisissait le nord. Cette dernière arrivait au point de situation de l'ancienne halte du Fuet, du train de Tavannes à Tramelan. Ici, entre deux collines, le lieu se nomme Les Caves et la route qui y passe conduit aussi bien à Tramelan qu'au Fuet et qu'à Saicourt. Bien entendu, on a dû autrefois couper le terrain pour faire passer la route et former ainsi deux collines. Sur celles-ci, au sud du côté de la voie ferrée, on remarque un long fossé, peut-être une tranchée datant de l'avant-dernière guerre mondiale. Une même tranchée se trouve au nord de la colline, côté ouest. Cette colline est traversée par deux cavets qui sont la continuation d'un morceau de chemin où le roc affleure, près d'un «clédar» (porte rustique de pâturage). Ils forment une courbe et passent par deux fossés au nord, puis rejoignent la route qui conduit à Tramelan.

La voie antique devait ensuite parcourir la forêt de Chaindon, traverser La Trame sans doute au moyen d'un pont, puis aboutir au Fuet. Quant à la colline côté est, nommée Le Châtelet ou Chételay, elle présentait des mouvements de terrain, en particulier une petite motte ovale presque complètement entourée d'un fossé. Quelques années plus tard celui-ci a été comblé, probablement pour éviter des accidents aux promeneurs. Une même motte se trouvait au sud de Saicourt, au lieu-dit Châtillon, à l'ouest près du départ du chemin menant à Chaindon. A peu de distance j'ai remarqué près des gadoues de Reconvilier, des mouvements de terrain, des tranchées et des fossés. Un peu plus bas vers Saicourt, des deux côtés de la route, se voyaient également des variations du sol. Au midi de Saicourt, sur le côté sud de cette route conduisant à la forêt de Chaindon, j'ai constaté en 1967 qu'une voie étroite en escalier à même le roc s'étendait là sur deux mètres environ. Malheureusement, l'année suivante je m'aperçus qu'on l'avait complètement recouverte de détritits et de terre. On mettait aussi des détritits sur les terrains remués, afin de les niveler. Revenant à la colline du Châtelet dont le côté sud se nomme Le Craveçon, on peut constater que ce lieu était idéal pour y placer un poste d'observation capable de surveiller Pierre Pertuis, le début de la vallée de Tavannes et l'entrée du petit val vers Tramelan où passe maintenant la ligne du train. En tout cas le flanc nord du Craveçon présente une déclivité coupée en deux étages (pour cette station, on consultera la Topographie, p. 144, 145).

La route préhistorique traversait l'actuel village du Fuet. En effet, derrière celui-ci j'ai encore pu examiner en 1968 et 1969, deux voies étroites, rectilignes et taillées dans le roc, progressant vers le nord. Quoique assez effacées, des traces d'escalier s'y voyaient encore. Leur largeur était de 95 à 100 cm. Ces voies, situées à droite du chemin moderne qui gravit la pente, étaient accompagnées à gauche de celui-ci, de cavets et de fossés, cela jusqu'au réservoir d'eau. Plus haut, la route carrossable du Fuet à Bellelay vire vers le nord. A sa droite les traces de la chaussée antique se poursuivaient, et à sa gauche le

sol était marqué par quatre longs cavets formant le prolongement de ceux qui passaient à côté du réservoir. Au sommet de la déclivité le terrain devenant assez plat, les cavets situés à l'ouest de la route principale continuaient leur tracé en direction de Bellelay. Puis ces tracés primitifs effectuaient un coude à gauche, au point où se trouve actuellement une carrière abandonnée, puis un nouveau coude vers le nord et aboutissaient à proximité du chemin qui part vers Les Genevez. Plusieurs cavets à l'arrivée y étaient fort bien visibles. Avant le deuxième coude, l'une des pistes donnait une largeur de 100 à 110 cm. La déviation subite de ce parcours avait été nécessaire car, en cet endroit, une grosse dépression du sol (La Rouge Eau) obligeait à ce contournement. D'ailleurs la route actuelle épouse le même tracé à deux coudes. Plus avant, les tourbières de Bellelay avaient probablement posé quelques problèmes aux « usagers » de la route ou des routes primitives pour les y faire passer. Auguste Quiquerez, dans son ouvrage *Histoire des institutions de l'Evêché de Bâle*, 1876, p. 401, déclarait : « plusieurs voies antiques passaient à Bellelay, bien avant la fondation du monastère » ; voir aussi *Topographie*, p. 151.

Au nord-est du Fuet, près des fermes des Vacheries Dessus, sur le chemin qui conduit à la forêt de Prélay, j'ai remarqué l'arrivée de quatre voies étroites très creusées, l'une ayant environ 95 cm de largeur. Elles se dirigeaient vers le sud-ouest et paraissaient avoir été très utilisées, vu leur profondeur et leur usure. Elles constituaient certainement des embranchements de voies partant du Fuet et devaient probablement parvenir au Pichoux par la Combe des Peux.

En réfléchissant à l'origine du toponyme Le Fuet, qui devait sans doute s'appeler primitivement Les Fuets selon un ancien lieu-dit, j'en suis arrivé à la conviction qu'il signifie tout simplement la *voie* ou les *voies*. On sait que, phonétiquement, les lettres *f* et *v* sont très rapprochées (ex. : le fer, le verre ; la foi, la voix). Ainsi, en disant Vuet et en prononçant le *t* de Fuet, on obtient Vuette, ce qui nous amène aussitôt à Vuite (bœuf) et à Voité. Dans cette catégorie de lieux il existe encore à Bellerive, au nord de Delémont, un Pré de Vœtte, cité en 1599, où passait une route antique (*Actes de l'Emulation*, 1945, p. 159 ; *Topographie*, p. 225). De plus, un chemin appelé La Voétatte se situe au nord du hameau de Montvoie (au sud de Bressaucourt) non loin d'une côte dite Les Rochattes, selon la carte topographique. Quiquerez cite ce chemin sous l'orthographe de : la Voëtate ou les Voëtates (*Topographie*, p. 320). Quant à la mutation de l'article féminin *La* Vuet au masculin *Le* Fuet, elle n'est pas rare en toponymie. Ainsi, le nom du mont Chasseral s'écrivait anciennement au féminin : « Chesseralle » en 1417, « Chaisserelle » en 1441. La localité du Fuet ne tire donc pas son nom du hêtre ou fayard, appelé chez nous foyard et en patois fô ou foû.

A l'ouest d'Orvin l'appellation Les Voigières est donnée à un endroit où passe un chemin au-dessus de la forêt de Rochalle. Voigières suggère incontestablement l'existence d'une voie. J'ai signalé qu'à La Maison Blanche un large cavet se dirigeait vers le val d'Orvin. Ici, dans l'aire de cette localité, il serait intéressant de « tâter le terrain » pour reconnaître si une voie identique à celle de La Voité traversait ce secteur. Tout cela m'amène à regrouper ces toponymes ayant le mot *voie* pour base et à établir le curieux rapprochement suivant : La Voité est voisine de La Rochette sur Tavannes, La Voyeboeuf touche à une côte nommée Rotchets, La Voétatte de Montvoie se situe près de la côte des Rochattes, au départ du Chemin des Romains à Boujean se trouve la Rochette, et Les Voigières à Orvin dominant la forêt de Rochalle.

VERS MOUTIER

De Pierre Pertuis une route dite romaine par les habitants de la vallée de Tavannes, passait par Reconvilier et le Moulin de Loveresse, puis par le sud de Beau Site vers Pont Sapin près de Pontenet. De là un embranchement traversait Pontenet et le lieu-dit Champ Quin en direction du nord-est, soit de la montagne de Moron. Depuis le « clédar », à la limite du territoire communal un chemin présentait, il y a une douzaine d'années, des traces d'ornières et s'accompagnait sur ses côtés d'une voie étroite. Au-dessous de cet endroit, plusieurs cavets montaient en pente raide directement vers le nord. Quiquerez a signalé, entre Malleray et Souboz, une ancienne « charrière » traversant la chaîne de Moron et, en certaines places, « entièrement taillée dans le roc, avec des marches d'escalier » (Topographie, p. 358). Plus loin encore, vers le nord-est, près de la route qui conduit de Malleray au Pâturage Dessous, proche d'une loge et près d'une fontaine, quatre cavets s'avançaient dans la même direction. Un peu plus bas, au bord de la route, se trouvait encore un petit reste de cavet.

Depuis Pontenet la route dite romaine poursuivait son itinéraire dans la vallée vers Malleray, Bévilard, Sorvilier et Court. Au nord de Malleray j'ai suivi un bout de route pavée et j'ai estimé qu'un dégagement complet du sol serait nécessaire pour déterminer la largeur de cette voie qui pourrait être vraiment romaine. Au nord de Bévilard une route prend son départ pour la montagne en un lieu qui se nomme La Voirde, encore un toponyme apparenté à Voité et Vœtte. Cette route mène à Champoz et a été reconnue comme romaine par des historiens. A Champs Rougeux au sud de cette route, se trouvaient des gadoues et à son côté nord un « clédar » marquait l'ouverture d'un chemin montant directement vers le nord, chemin au tracé parallèle à un petit ruisseau descendant, lui. Là m'apparurent quatre chemins

creux, très enfoncés, soit à hauteur d'homme, comme les fossés d'un château. Pour atténuer la pente au passage des voies, on avait donc coupé le sol encore plus profondément qu'au chemin creux des Tartins à Tramelan. Plus haut, entre la route et la maison des Prés Vautrin, à la limite de deux communes, on découvrait un monticule muni de plusieurs fossés. Ces voies antiques au-delà de Champoz devaient aboutir à La Chalière, entre Perrefitte et Moutier. Au-dessus de Perrefitte, au lieu-dit Les Neufs Prés, on remarquait trois voies étroites et assez profondes, côtoyant la route menant à Souboz. Une quatrième voie, parallèle et plus large, devait être plutôt la chaussée qui précéda la route moderne. Il ne serait pas étonnant que l'on trouvât un jour les vestiges d'une route ancienne arrivant à Perrefitte par Souboz et provenant de Bellelay. Quiquerez en fait d'ailleurs mention (Topographie, p. 358).

La route dite romaine de la vallée de Tavannes pénétrait-elle dans les gorges de Court et de Moutier? Notre infatigable archéologue y a découvert au siècle passé, des tronçons de voie étroite de 120 cm de largeur, avec ornières marquées dans le roc, ainsi que d'autres de 180 cm, qu'il affirme être romains, ceux-ci (Topographie, p. 161, 171, 172, 322).

Avait-on établi le long de la vallée de Tavannes des postes d'observation pour la surveillance des routes? Au sud-est de Bévillard au lieu nommé Rondchamp, une colline présente un terrain remué à côté d'une sorte d'esplanade artificielle munie d'un fossé. Le site correspond quant à la visibilité avec Le Châtelet de Tavannes. Plus loin au nord de Sorvilier, s'élève un monticule dont les flancs ont été indéniablement taillés pour mieux l'isoler. De ce poste le regard peut s'étendre sur Bévillard et Court. Toutefois, l'époque de ces coupes de terrain ne pourra être déterminée aussi longtemps qu'on n'y aura pas effectué des fouilles.

LA CIRCULATION

Comme je l'ai indiqué, les pistes en creux dans le terrain, les cavets, sont en rapport avec les voies étroites. Il est évident qu'ils accompagnaient une route antique lorsqu'on en aperçoit plusieurs qui sont tracés côte à côte ou groupés dans un secteur. Certes, lorsque le sol était plat, il n'y avait guère nécessité de le creuser profondément et c'est pourquoi un grand nombre de cavets ont disparu. Cependant, afin de marquer la direction à suivre, il devenait assurément utile de dessiner quelque peu une piste, même si celle-ci longeait la route principale. Un cas particulier sur une surface plane, c'est celui de l'étalement des treize cavets de La Fontaine Rouge à Tramelan.

Dès lors, puisque la plupart des cavets étaient simplement tranchés dans la terre et l'humus, à quoi servaient-ils s'ils avaient à côté d'eux ou au voisinage

une route taillée dans le roc? Celle-ci, bien entendu, était trop étroite pour se prêter à des croisements de véhicules. Auguste Quiquerez admettait que «l'inconvénient des voies étroites taillées dans le rocher ou encaissées dans le sol, était atténué par des tronçons d'évitement» et qu'elle «devaient obliger les voyageurs à se prévenir de loin par des cris ou des signaux, sous peine de se rencontrer nez à nez, sans pouvoir avancer ni reculer» (*Actes* de 1872, p. 106). Ceci paraît discutable car on ne connaît pas de telles courbes d'évitement munies d'ornières et d'escaliers accompagnant l'artère principale. Cet auteur aura sans doute remarqué ces enfoncements prolongés que sont les cavets, à moins qu'il ait aussi pris pour une voie d'évitement des tronçons de voies romaines parallèles au chemin primitif, celui-ci étant plus ancien. Ce dernier cas peut être constaté à la route de Vuitebœuf à Sainte-Croix.

Ne faut-il pas plutôt supposer que, pour descendre les pentes des montagnes, on utilisait des parcours non taillés dans le calcaire et simplement coupés dans le sol, donc précisément des cavets? Et si par hasard on rencontrait le roc, celui-ci était simplement aplani. En conséquence, j'é mets une hypothèse en prétendant que les véhicules de ce temps-là *montaient à vide* sur les routes à ornières et escaliers, mais ne les descendaient pas. Les descentes des convois remplis et chargés, ne se pratiquaient, elles, que par les cavets et les chemins creux non empierrés. C'est ce qui expliquerait logiquement la présence de quelques cavets avoisinant les chaussées de pierre en forme d'escaliers. Si donc les voies antiques telles que celles de La Voité, ne servaient qu'à l'ascension des chars à bœufs ou à mulets, il ne se présentait aucun problème de croisements. L'hypothèse porte aussi à admettre le fait que les transports consistaient à aller chercher en haut des produits et à les apporter en bas.

On sait qu'à l'époque de La Tène, une civilisation de l'Age du fer, la région de l'Entre-deux-Lacs était assez peuplée. En certains endroits on a découvert une quantité d'armes et d'outils en fer ainsi que de la poterie (Société d'Emulation de Marin, et divers auteurs: *Histoire et préhistoire de l'Entre-deux-Lacs*, 1970). Pour travailler cette matière il fallait le feu, par conséquent le bois, beaucoup de bois. Comme on eut sans doute trop tiré parti des forêts environnantes, on se vit contraint de chercher ailleurs le bois nécessaire. Les montagnes du Jura toutes proches, couvertes d'épaisses forêts et relativement peu habitées, pouvaient fournir le combustible «ad hoc». Selon mon hypothèse, c'est donc là-haut qu'on allait chercher ce bois indispensable pour l'amener ensuite dans la plaine en suivant les divers parcours des cavets. C'est ainsi qu'en rapport avec les stations de La Tène, on pourrait admettre que les voies taillées à même le rocher avaient précédé les routes romaines. Jean-Jacques Hatt écrit dans son ouvrage: *Les Celtes et les Gallo-Romains*, 1970, p. 125: «La métallurgie du fer devint très vite chez eux [les Gaulois] l'industrie de base. Au cours du second Age du Fer (période de La Tène), elle

semble pratiquée partout. Elle permettait à toute collectivité organisée de se suffire à elle-même, en fabriquant ses outils et ses armes.»

Il est possible de fournir une autre explication en ce sens que le fer destiné au façonnage des armes et outils de la population de La Tène, provenait des montagnes du Jura, celui-ci recelant du minerai de fer dans ses entrailles. Quiquerez a annoncé dans sa Notice sur les forges primitives, déjà citée, qu'il a découvert une quantité de traces d'anciens fourneaux de fonderie et de forges. Il ajoute que, dans quelques emplacements de ceux-ci, il a constaté la présence d'outils de pierre et de poterie gauloise. Dès lors, il y a grand intérêt à supposer également que notre Jura pourvoyait la plaine helvétique de son métal tout préparé. Si les assertions de notre consciencieux archéologue se révélaient fondées par la suite, on pourrait admettre non pas que les produits de fer fussent sortis finis de ces ateliers primitifs, mais seulement livrés soit en masses, soit en lingots. On consultera à ce sujet Paul Borel : L'industrie sidérurgique dans le Jura bernois (Journal du Jura, du 23 février 1944), et du même auteur : Le fer dans le Jura bernois (Les Intérêts du Jura, décembre 1948).

VERS LES FRANCHES-MONTAGNES

Il ne semble pas que de Boujean à Pierre Pertuis la route était pavée ou dallée. Quiquerez ne dit pas que le tronçon qu'il a étudié à Pierre Pertuis était pavé et, jusqu'à présent, on n'a pas découvert dans le vallon de Saint-Imier une voie de cette sorte. En revanche, celle de Bonabé, venant de Glovelier, se dirigeait assurément vers Les Franches-Montagnes, sans qu'on en ait ici retrouvé des traces. Cependant, un chemin primitif devait l'avoir précédée car, à la sortie sud-ouest de Glovelier, au premier tournant de la route, dans la boucle j'ai remarqué trois cavets assez profonds et parallèles, dont l'un d'eux se présentait quelques mètres plus haut. Près de là, en un lieu offrant une vue sur la vallée, le terrain avait été passablement remué. Sur la droite de la route en montant, des cavets étaient aussi visibles mais moins profonds et, à Bonabé près de la carrière, deux chemins creux se côtoyaient. Quiquerez a fait mention de cette route qui arrive à Saulcy (Topographie, p. 207).

Après un long cheminement vers l'ouest, on arrive aux lieux-dits Les Neufs Prés et Combe des Etroits situés au sud-est de Montfaucon. Au nord de la maison des Neufs Prés le terrain forme une sorte de cuvette où débute la combe. Là, au flanc d'une colline, on a taillé dans le sol un chemin étroit qui devait être probablement un peu plus large autrefois. Au bout de celui-ci à l'ouest, j'ai découvert trois marches d'escalier à même le roc. Leur largeur était de 85 à 135 cm selon l'usure de la pierre. Arrivé sur la pâture, ce tracé

forme un cavet légèrement creux comme à La Tanne, mais plus large. On pourrait avoir quelques doutes au sujet de ce chemin, mais l'ouvrage cité: *Römerstrassen durch Helvetien*, p. 24, montre un parcours tout à fait pareil, coupé en pleine pente du sol et situé à la Binnatal (Valais). D'ailleurs à Bonabé la route romaine pavée ou dallée passait également dans une forte entaille du terrain, comme on peut l'apercevoir sur un petit tronçon, mais recouvert d'humus. Le toponyme *Etroits* dissimule sous son nom bien français le latin *strata* (via *strata*) et l'italien *strada*, l'évolution de ce terme à partir de *strata* ayant été à mon avis: *estrata*, *estroit*, *étroit*. J'ai mentionné la voie antique à escaliers de Vuitebœuf à Sainte-Croix et je dois ajouter qu'au-dessus de cette dernière localité un passage est appelé Col des *Etroits*. Quant à la Combe des *Etroits* aux Neufs Prés, elle était lors de ma visite tellement labourée par le passage des tracteurs pour l'exploitation du bois, qu'il devenait impossible d'en explorer le fond.

Poursuivant l'investigation vers l'ouest, on peut supposer que l'antique chemin traversait Les Communances près du Bémont, où se place le lieu-dit Vers la Vie. Plus loin, on arrivait à Saignelégier où devait aboutir également la voie venant de Tramelan, j'ai cité La Vie Charreau et sa continuation La Vie aux Bœufs. Celle-ci, de toute évidence, longeait le territoire situé au sud de La Gruyère ou Gruère car, à côté de la route actuelle qui franchit le dos d'âne entre La Theurre et Les Cerlatez, un cavet actuellement comblé était bien visible. On pouvait en apercevoir un autre à l'orée de la forêt, à la sortie des Cerlatez en direction du nord, comme le précédent. Depuis là son parcours s'étendait à travers le lieu-dit Sous la Neuve Vie et aboutissait à la route moderne menant à Saignelégier, laquelle formait autrefois un lacet et passait derrière une colline.

Sur cette colline un chemin montant est formé curieusement de deux parties, l'une à droite étant plutôt étroite, l'autre à gauche formant une voie large mais située en contrebas de la première. Ce décalage de niveau fait supposer que le trajet primitif était celui de droite et que son voisin à gauche se trouvait être de construction plus tardive. En cet endroit un sérieux grattage du sol pourrait peut-être se révéler digne d'intérêt. En outre, au-dessous de cette double voie, c'est-à-dire entre celle-ci et la route moderne, s'étend un cavet sur une certaine distance. Arrivé sur la hauteur, ce double tracé se faufilait dans un passage assez court et très étroit où le roc mis à nu est marqué de fortes ornières. A cet endroit précis on découvre, niché sur le rocher, un petit oratoire daté de 1775 et muni d'inscriptions dédiées à la «Sainte vierge Marie» avec, entre autres, le texte: «Adorez Dieu, honorez Marie mère aimable mère admirable...»

Continuant mon itinéraire de prospection, j'ai porté mes pas aux Pommerats, précisément à l'ouest au lieu-dit Bois banal. Quiquerez a écrit «bois

bannel» tandis que les cartes topographiques disent Bois Bonal. C'est là qu'en 1844 on a trouvé plusieurs monnaies romaines (Topographie, p. 355; Les Intérêts du Jura, janvier 1947, cliché 235 et p. 9 avec deux erreurs). Deux voies depuis cet endroit mènent à Vautenaivre (commune de Goumois). L'une plus directe, que j'ai suivie partiellement en 1969, est une vieille «charrière» qui ne m'a rien révélé faute de sondages. L'autre, une route nouvelle inaugurée en 1967, est dotée d'un parcours beaucoup plus long. Avant l'arrivée au hameau de Vautenaivre, au dernier tournant que fait l'ancienne «charrière», j'ai observé à son côté est cinq cavets parallèles bien marqués dans le sol et aboutissant à la chaussée moderne. Un cavet solitaire se trouvait, lui, dans la boucle supérieure que fait ce vieux chemin.

Au nord-est du village des Pommerats, près de la scierie et non loin de la boucle que fait la route conduisant à Plaimbois, j'ai repéré trois cavets dont l'un très creusé. Plus avant vers l'est, sur le pâturage de Plaimbois, cinq cavets accompagnaient sur quelques mètres la route à son côté sud. L'un d'eux était plus large que les autres, de sorte qu'il était sûrement un simple chemin ayant précédé cette route. Dans les côtes, au-dessus de La Malnuit, la route allant à Cerniervillers et à Montfaucon, est traversée par un cavet près d'un «clédar» à peu de distance de l'amorce du sentier menant à Sous la Roche. Plus haut vers l'est, un tronçon de cette piste se retrouve à quelques mètres de la ruine de ce qui fut probablement une remise.

Au sud-ouest de La Malnuit se dresse un promontoire dont les roches du côté sud, vues depuis les hauteurs des Pommerats, montrent comme un profil de château. C'est sans doute pour cela qu'on l'a appelé Château Cugny. L'aspect de cet éperon rocheux rappelle celui de Monterri en Ajoie. Auguste Quiquerez y a trouvé «quelques faibles restes de retranchements et des parcelles de poteries antiques» (Topographie, p. 354, 355). On aurait recueilli en ce lieu des monnaies romaines (*Actes de 1947*, p. 90). J'y ai observé en 1967 plusieurs fossés et un terrain quelque peu remué. Ce site devrait semble-t-il faire l'objet de fouilles très approfondies.

En suivant le cours du Doubs de Soubey à Clairbief, on doit contourner une grosse colline en forme de langue, étalée vers le nord et obligeant la rivière à faire un long détour. Cette éminence se nomme Côte de l'Homenne. J'ai remarqué sur son flanc côté est, qu'un léger affleurement du roc révélait la présence d'une ancienne «charrière» portant des traces de passages (non citée par Quiquerez). Un dégagement complet de sa végétation devrait être entrepris afin de déterminer le degré d'ancienneté de cette route. Pour éviter de suivre le parcours de la berge du Doubs, on avait préféré le raccourci en escaladant cette colline. Quant à la pente du côté ouest, aboutissant à Masseslin près de Lobschez, elle ne porte aucune trace de passages, ayant été soumise à la culture. En ce qui concerne encore la montagne, je dois men-

tionner deux cavets s'étendant à la sortie ouest du Noirmont, du côté sud de la ligne du chemin de fer. En outre, Quiquerez écrivait à propos d'anciennes voies: «On en reconnaît encore diverses traces taillées dans le roc et quelques parties pavées, près de la Chaux-d'Abel» (Topographie, p. 358). Cette région-ci se trouve dans le district de Courtelary, mais l'endroit exact de sa découverte n'est nullement précisé.

LES ÉTAPES

Pour l'époque qui nous occupe ici nous Jurassiens, celle où voisinaient sur notre territoire les Séquanes, les Rauraques, les Helvètes, tous des Gaulois, ce n'était pas une promenade d'agrément que de traverser nos vallées et nos montagnes. Partir de la plaine helvétique pour se rendre aux endroits appelés aujourd'hui Sonceboz, Pierre Pertuis, Tramelan, Saignelégier, ou bien Glovelier, Saulcy, Montfaucon (pour Montfaucon voir *Actes* de 1942, p. 171), nécessitait tout de même une certaine organisation et obligatoirement des routes et des relais. Le pays à passer ou à parcourir exigeait bien des peines et des efforts. Or, dans l'antiquité les voyageurs avaient coutume, lors de longs parcours, de jeter de la menue monnaie dans une petite chapelle dédiée à une divinité, sans aucun doute protectrice. Lorsqu'une étape était franchie sans encombre, le dieu à remercier méritait bien quelques sous! Et l'on n'oubliait pas non plus de déposer également son obole avant de s'attaquer à une haute montagne.

L'arrivée à Saignelégier, à 1000 mètres d'altitude, constituait la fin d'un long voyage par monts et par vaux, de sorte qu'une offrande allait de soi puisque le territoire ne présentait plus dès lors un relief accidenté. Le petit oratoire de 1775, lui, n'a pas été érigé par hasard là au terminus de cette artère préhistorique venant de bien loin. Il a dû remplacer un autel fort ancien, lui-même basé sur un monument païen dédié à quelque Teutatès-Mercure, dieu protecteur des voyages. Il ne faut pas s'étonner non plus qu'on ait exhumé des monnaies romaines aux Pommerats, car c'est là que commence une vertigineuse descente dans les côtes du Doubs. La localité de Saignelégier est mentionnée en 1382 sous l'appellation de Sonnelegilier (J. Trouillat, *Monuments*, vol. 5, p. 696). Je suis d'avis que ce toponyme est à rapprocher de ceux des villages de Sonceboz, Sombeval, Sonvilier et qu'il se compose des syllabes Sonlegier, autrement dit Sum-lagia, ce qui signifierait au sommet de la route ou de la voie. C'est bien là la situation de cette localité franc-montagnarde qui, d'ailleurs, n'a rien à voir avec des saignes ou sagnes, soit des marais.

Quiquerez rapporte (Topographie, p. 368), qu'à la jonction des chemins qui arrivaient sur le Mont Repais, il a vu les ruines d'une église et, non loin de

là, trois statues de pierre bien mutilées et anciennes, placées dans un mur. Cet endroit constituait bien une fin d'étape étant précisément situé sur les hauteurs de La Caquerelle près des Rangiers. Comme je l'ai mentionné, on a découvert des monnaies romaines à Bonabé, à Sonceboz ainsi qu'à Sombeval non loin de l'église. Or, Sonceboz était aussi la fin d'une étape et le commencement d'une autre vers Pierre Pertuis. A Sonceboz-Sombeval n'est-il pas curieux de constater que l'église du lieu est située exactement au départ de la voie ancienne gravissant de biais la montagne jusqu'au Vion? N'est-il pas aussi surprenant de remarquer, à Tramelan, que le temple protestant se trouvait, avant l'incendie de 1839, à peu près à égale distance (et à courte distance) entre le point de départ de La Vie Charreau et celui du chemin des Echelettes? Actuellement cette église est placée 50 mètres plus au nord.

La route pavée partant de Saint-Ursanne atteignait en zigzag un sommet qu'on a dénommé plus tard Sur la Croix parce que, sans doute, il a existé en cette fin d'un parcours une petite chapelle consacrée à un dieu vigilant. D'ailleurs, au même endroit devait se joindre une route romaine venant des Rangiers et passant par Outremont. Et puis, il ne faut pas oublier que sur la route de Vuiteboeuf, juste avant le Col des Etroits, se trouve la localité de Sainte-Croix. A Tramelan, à la fin de l'envers, il existe un Chemin de la Croix précisément au lieu-dit Devant Ville: «a la crux» en 1664 et 1671, puis «en la Croix» en 1698. Cet endroit ne connaît pas de routes importantes se croisant et cette appellation est curieuse en pays protestant, d'autant plus qu'elle avait conservé sa racine latine, soit «crux» la croix. Il paraît donc évident que nos ancêtres chrétiens avaient remplacé les modestes autels païens par des symboles tangibles, par des édifices en rapport avec leur religion. Nos églises primitives, pour une partie d'entre elles du moins, auraient ainsi succédé à des lieux consacrés à d'antiques divinités païennes.

CONCLUSION

Pour conclure il y a lieu d'abord de rendre hommage à Auguste Quiquerez auquel il a été nécessaire que je me réfère pour rappeler ses investigations et ses découvertes. Ce noble Jurassien qui a fureté partout, qui était renseigné sur tout, a eu la modestie d'écrire dans sa Topographie, p. 375, 394: «Nous avons dû en oublier plusieurs et commettre des erreurs... aussi, nous laissons le champ ouvert à plus amples recherches.» Et c'est lui qui a tout de même bâti l'ossature comme l'armature de notre archéologie jurassienne.

Si le lecteur m'a suivi tout au long de mes pérégrinations et de mes petites explorations de Boujean au Voyebœuf près de Porrentruy, il sera peut-être de mon avis: ces voies anciennes et étroites, sculptées en quelque sorte dans

notre pierre jurassique, avec leurs ornières et escaliers, ne peuvent qu'être antérieures à l'époque romaine. Chez nous les routes romaines reconnues comme telles, sont pavées ou dallées, sinon bien plus larges que celles du modèle de La Voité. Concernant cette dernière, ainsi que d'autres de ses «sœurs» dans le Jura, Quiquerez déclare que leurs «dimensions si précises sont celles des voies gauloises près d'Alise et celles des voies de l'ancienne Grèce où un savant dijonnais, M. Caillemer, est allé constater les dimensions de ces chemins primitifs» (*Actes* de 1972, p. 105; — Alesia, ancienne place forte gauloise, domine Alise-Sainte-Reine, Côte d'Or, France).

Un trafic intense de l'époque entre Jura et plateau helvétique serait ainsi expliqué par les nombreux chemins à escaliers, les chemins creux et cavets qu'on découvre dans nos montagnes. On pourrait encore en découvrir d'autres traces, car il est évident que je n'ai pas tout vu, tant leur réseau devait former une véritable toile d'araignée. Si l'on ne peut nier la présence d'une civilisation gauloise ou pré-romaine chez nous, c'est qu'on admettra que la population avait besoin de routes et de chemins pour s'y retrouver parmi nos monts et nos vallées.

Comment se fait-il que tant de parties ou de morceaux de ces pistes aient pu subsister jusqu'à nos jours, après plus de 2000 années? Dès la ruine de l'empire romain, notre région montagneuse connut probablement une certaine tranquillité et un abandon relatif. Les forêts, très exploitées auparavant, ressortirent du sol, de sorte que les chemins antiques y demeurèrent protégés. Ainsi nous en voyons encore certaines parties situées parmi la forêt ou dans des lieux écartés. D'autres, aux alentours de nos villages ont subsisté longtemps, toutefois jusqu'au moment où la vie moderne obligea les communautés à empierrer leurs routes puis à les goudronner (exemple: la disparition des traces de La Vie Charreau à Tramelan). C'est ainsi que les nécessités et les contraintes sacrifient bien des témoins, même modestes, du monde antique.

On ne peut pas affirmer que les voies telles que celle de La Tanne conduisaient de Petinesca à Mandeuire ou que celles des gorges de Court et de Moutier menaient à Augusta Rauracorum, car elles étaient plutôt des réseaux desservant d'abord *la région* et non pas des routes qu'on appellerait aujourd'hui internationales, comme pouvaient l'être certaines voies romaines.

Roger Châtelain

